Des vacances hors procédure

Gérard Simian

Des vacances hors procédure

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08277-6

Chapitre I

SAMEDI APRÈS-MIDI

« Notre train arrive en gare d'Avignon dans quelques instants. Les voyageurs qui quittent notre train sont invités à vérifier qu'ils n'ont rien oublié dans la voiture avant de descendre. La SNCF vous remercie d'avoir choisi TGV pour votre déplacement et espère vous revoir prochainement sur nos lignes. »

Bien entendu, pour le plus grand nombre de ceux qui descendent à Avignon, les voyageurs se sont déjà agglutinés devant les portes avec armes et bagages longtemps avant l'annonce du chef de train. Dans l'allée centrale du wagon, les voyageurs à la queue leu-leu font la chenille et jouent aussi au petit train dans un équilibre précaire. On a beau se contraindre à rester assis et attendre patiemment que le flot des candidats à la sortie se tarisse quelque peu, mais l'effet de groupe fonctionne quasiment à chaque fois et on se retrouve comme tout le monde, au milieu du couloir, à attendre dans un équilibre précaire l'arrêt définitif du convoi et l'ouverture libératrice des portes.

C'est ce que je me dis intérieurement tout en pestant contre moi-même d'avoir céder comme mes pareils, au réflexe quasi Pavlovien, de ce mouvement de foule.

A peine ai-je mis le pied sur le quai que j'encaisse comme un uppercut le contraste saisissant entre la chaleur extérieure ambiante et l'air climatisée de la rame. Il est vrai qu'en été dans la région, la température descend rarement en dessous de trente degrés. En quittant un Paris pluvieux, trois heures plus tôt, je supportais fort bien alors mon blouson et mon imper. Après seulement trois minutes d'une lente déambulation dans la rampe qui mène à la sortie, au milieu des touristes nippons, hippies dépenaillés et attardés en mal de festival off, de familles en vacances avec des gosses braillards, je suis en nage. Je sens la sueur dégouliner de mon cou jusque dans mon dos. Impossible d'aller plus vite, tant la foule est compacte. Comme de toutes les façons rien ne presse, je m'arrête net pour se débarrasser d'une des couches de vêtement, devenue inutile et qui me fait monter la température. Bien entendu, le bédouin qui me suit de près ne peut m'éviter. En maugréant, celui-ci s'apprête à passer son chemin tout en jetant un regard acerbe à cet individu sorti d'on ne sait où et qui fait fi des règles non écrites des mouvements de foule. Il m'observe un moment et je vois des points d'interrogation s'inscriront dans son regard.

« On se connaît ? Non ? Me demande-t-il.

– Possible. Je rencontre pas mal de monde dans mon métier. »

Pourtant son visage me rappelle quelqu'un, mais ça ne vient pas.

– « Magnin, Henri Magnin. Juge d'instruction à Avignon, se présente-t-il.

– Magnin ? Le Magnin de la fac de droit d'Aix-Marseille ?

– Tout juste. Ça alors ! Louis, Louis Joubert ? C'est bien toi ? Ben dit donc, ça fait un bail.

– Et oui, comme le monde est petit, mais attend on va s'extraire de cette foule et trouver un endroit plus calme pour parler. Tu as un moment, j'espère ? »

Je regarde mon ami de 30 ans et plus. On a le même âge, bientôt soixante, Il n'a pas trop mal vieilli. Toujours aussi svelte, malgré un ventre qui commence à vouloir pousser la chemise hors de la ceinture. Ça me fait quelque chose de replonger dans le passé.

Quelques minutes plus tard, après avoir joué des coudes pour trouver une table dans un des deux bars de la gare, on se retrouve autour d'une bière pour évoquer en raccourci nos trajectoires, à la façon d'un CV qu'on présente à un recruteur. Tellement d'années sont passées depuis la fac. A cette l'époque on nous appelait les inséparables tant nous étions indissociables l'un de l'autre. Mais la vie, les rencontres, les réussites comme les aléas ont eu raison de notre complicité et peu à peu le feu des relations s'est étiolé pour finalement s'éteindre.

« Alors comme ça tu es devenu juge d'instruction, toi le révolutionnaire, l'anti-tout, l'anarchiste en herbe, dis-je sincèrement étonné ?

– Incroyable, non ? Et toi alors, tu fais quoi ?

– Tu vas rire. Je suis flic.

– Non ! Pas possible. Dire que tu étais le premier à piquer des chewing-gums chez le boulanger. Tu t'en souviens ? Et tu es flic dans quoi ?

– Commandant à la "crime" à Paris.

– Décidément nous sommes tombés du même côté de la barrière. Mais dis moi, tu restes dans la région pour un moment, ou tu es de passage ?

– J'ai pris deux semaines de congé. Je vais chez ma sœur à Puiseragues, tu connais ?

– Oui, ce n'est pas très loin. Ecoute, maintenant j'ai un rendez-vous que je ne peux pas annuler, mais file moi ton téléphone. Je t'appelle ce soir et on se voit rapidement. D'accord ? »

Magnin parti, je reste un moment songeur. Ces retrouvailles m'ont ramené plus de trente ans en arrière, au temps béni où avec mon copain Henri, on faisait les quatre cents coups sur le campus. Tous les deux nous nous étions rencontrés quelques années plutôt sur les bancs du lycée et une complicité s'était établie immédiatement entre nous. On avait suivi le même cursus et tout naturellement on s'était retrouvés dans la même filière de la même fac. Tout allait bien, alors pourquoi s'était-on éloigné et perdu de vue ? Peut-être à cause de cette fille. Une

vraie bombe ; Tous les mâles en chaleur du campus étaient amoureux d'elle, mais c'était avec nous qu'elle passait le plus clair de son temps. Tout naturellement nous avions eu tous les deux la chance d'obtenir les faveurs de son corps magnifique ce qui bien entendu avait créé une tension, une jalousie idiote de mâle qui avait altéré quelque peu nos bonnes relations. Jusqu'au jour où on l'avait surprise aux bras d'un plus musclé, plus blond, mieux bronzé que nous. Alors la mort dans l'âme on s'en était fait une raison. La connivence et le goût du délire avaient repris leurs droits comme avant, enfin pas tout à fait tout de même. Le ver était dans la pomme et avait grignoté un peu le fruit. Prétexte ou non, on s'était plongé avec assiduité dans les bouquins en vue des partiels et examens. A la fin des études, chacun était parti de son côté se promettant de s'écrire, se voir, se téléphoner. Cette promesse avait duré quelques temps. J'avais présenté de mon côté un concours à l'école des officiers de police où contre toute attente j'avais été admis. J'étais monté à Paris et j'y suis resté. Peu à peu, tout naturellement la vie de chacun a pris la place laissée vide…

En route vers Puiseragues, Je suis un peu perdu par tous les changements dans l'infrastructure routière intervenus depuis la dernière fois que je suis descendu à Avignon. C'était quand, déjà ? Ha, oui ! C'était il y a plus de dix ans, pour l'enterrement de ma mère. Sacré foutu métier que ce métier de flic. Je ne me suis pas rendu compte qu'il était très

prenant, trop même. Tellement grisant parfois qu'il m'a tenu éloigné de ma famille, enfin de ce qu'il en reste, mais aussi de toute vie sociale d'une façon générale. Pour faire bon poids, il m'a également coûté mon mariage et arrivé à 58 ans, je me retrouve seul ou presque, comme un con. Pas de femme, pas de gosse. Mon univers se résume finalement à mon équipe avec qui je partage quelques bons moments et aussi beaucoup de coups tordus. De ces mauvais moments et de ces coups, j'en ai eu plus que mon compte En trente ans de carrière, j'ai fait quasiment le tour des services de police et des brigades de Paris : la BRI, la BRB, la SDPJ[1] et enfin la CRIME. Est-ce que ça en valait vraiment le coup ? Pour quel remerciement, quel considération ? Quand je vois que dernièrement, malgré mes états de service, on m'a fait comprendre, avec subtilité certes, que je pouvais songer à prétendre à ma retraite. Bien sûr on m'a assuré que ce n'était pas pressé ; On avait tout le temps ; C'était quand je le voulais. Je t'en foutrais moi ! Je sais déjà que la pression deviendra un peu plus forte peu à peu jusqu'à ce qu'officiellement la hiérarchie me désigne la porte de sortie. Ce n'est pas un conseil amical, ni de la bienveillance, non ; C'est tout le contraire : une déclaration de déchéance, un avis de bannissement. Ces sous-entendus en provenance

1. BRI : Brigade de recherche et d'intervention ; BRB : Brigade de répression du banditisme ; SDPJ : service départementale de police judiciaire.

directe de la Direction ressemblent fort à un ultimatum. J'ai eu l'occasion de voir comment « ils » procèdent avec des anciens collègues. C'est en tout cas ce que je ressens ; Ma vision des choses. Certes je suis plus près de la retraite que de mon début de carrière, mais non de Zeus, je me sens en pleine forme et je maîtrise totalement les techniques de mon métier. Et de la technique il en faut quand on est un des douze procéduriers de la brigade criminelle. Je n'ai pas mon pareil pour scruter les lieux d'une scène de crime et de son environnement, repérer les traces et les indices, noter tous les éléments visibles, structurer mon récit en choisissant le bon vocabulaire, constituer des albums photos légendés qui serviront dans le déroulement de l'enquête et parfois à confondre un suspect. Ha, bien sûr, je suis moins rapide sur le terrain que mes jeunes collègues pour cavaler derrière un truand pris en flag ; Les planques également me pèsent plus que je le voudrais ; A ma décharge, il me reste quelques séquelles physiques d'une blessure par balle reçue lors d'une descente dans une planque quand j'étais un jeune lieutenant fougueux de la BRB. Alors bien évidement, avec tout ça je privilégie maintenant la réflexion à l'action. Mais ce n'est pas une raison pour me mettre au rencard, nom d'une pipe !

Bon, voilà que je m'excite encore. « Il faut essayer de relativiser. » C'est ce que me disent les collègues ; Facile à dire quand on a cette pensée

obsessionnelle, cette petite voix qui me serine qu'on veut me mettre sur la touche, et que ça tourne en boucle, matin et soir. Même mon équipe, m'a conseillé de prendre du recul, de voir autre chose, bref de partir en vacances. Partir en vacances ! La belle affaire ! Le mot vacance n'a plus fait partie de mon vocabulaire depuis des années et de toute façon, c'est contraire à mes habitudes. Enfin, c'était contraire, jusqu'à dernièrement. Je me suis résigné à poser deux semaines de congé. Il me fallait bien un temps pour réfléchir à mon futur proche. Pour moi qui me contente généralement d'un week-end prolongé de temps à autre, cette prise de décision est exceptionnelle. Mais je sais que si je restais à Paris, au bout de deux jours, je me retrouverais comme par hasard aux alentours du « 36 » et trouverais un alibi quelconque pour monter dire bonjour aux collègues. C'est drôle, je dis encore : Le « 36 », pourtant le « 36 » n'est plus au quai des Orfèvres, mais aux Batignolles depuis 2017. C'est vrai, le « 36 » était devenu une appellation contrôlée, comme le mot « Camembert » même si ce dernier n'est pas toujours fabriqué en Normandie. Bon, bref, cela dit, il me fallait partir loin de toute tentation. Loin, c'est vite dit ! C'est où « loin » ? Moi qui n'ai voyagé que pour raison de service, je n'ai aucune idée de ce que peut signifier la notion de vacances lointaines. Où aller ? La mer ? Trop de monde ; La campagne ? Trop calme ; La montagne ? Trop haut. L'étranger ? Je ne parle pas trop les langues étrangères. J'ai finalement cédé à la facilité : Ma sœur. Elle occupe

avec son mari la demeure familiale dans le midi. Je ne l'ai pas revue depuis dix ans et à part quelques coups de téléphone de temps à autre pour prendre de ses nouvelles, je n'ai pas de contacts réguliers avec elle. C'est un tort. C'est une chique fille, même si nous ne partageons pas beaucoup de point commun entre nous. Elle et son mari ne feront jamais la « une » des journaux et c'est tant mieux et puis ces vacances, c'est l'occasion de lui rendre visite et tenter de renouer quelques liens avec ce qui me reste de famille.

Enfin le panneau d'entrée de Puiseragues, Lors de mon dernier passage, le temps et les circonstances ne m'avaient pas permis de revoir tranquillement la ville où j'ai grandi. Finalement le décor est toujours le même bien que la modernité ait apporté nombre de changements sur les façades des boutiques et des maisons. Le centre ville a à peine changé. La halle couverte où s'étalent les agriculteurs de la région les jours de marché ; La mairie, installée dans le bâtiment classé monument historique ; La place, avec sa fontaine autour de laquelle poussent toujours les platanes qui apportent une ombre bienfaisante aux anciens quand ceux-ci se réunissent sur les bancs pour évoquer, en provençal, leur jeune temps. Tout est bien là. Pourquoi ne suis-je pas surpris d'y trouver des forains avec leurs manèges ? Au village, depuis des générations, la moindre opportunité est bonne pour fêter un saint ou une commémoration quelconque, et même s'il n'y a pas de raison, qu'à